

# SUARES André

Poète de la pourriture des oranges aux pieds du Grand Lupanar de Marseille, évocateur élégiaque des tours de San Gimignano devenues durant l'hiver des « mâts à nuages », peintre des plus grandes âmes du passé vivant (de Gounod à Baudelaire), penseur fulgurant de l'amour cristallin, **Suarès** était tout cela. Mais on n'évoque pas assez l'athéologien actif du Paraclet, l'annonciateur de la destinée finale de l'Eglise : celle qui saisira l'individu humain dans sa singularité essentielle, pour le retourner comme une crêpe face au Soleil.



« Trois règnes : l'ancienne Loi, règne du Père ; la nouvelle, règne du Fils ; et celle du temps à venir, l'ère accomplie, règne de l'Esprit.

[...] Paraclet veut dire l'avocat de chaque homme près du Sauveur, et le Consolateur de tous dans le Salut : la Consolation du genre humain dans la destinée, qui est la vie éternelle. A quoi, faute de salut, on est condamné ; car la vie ne peut cesser : où elle est, c'est pour toujours. Et comme elle informe la matière, l'humain informe la vie même à son tour.

[...] Si le Troisième Règne est celui de l'Esprit, tout ce qui est dogme s'efface et doit disparaître. La religion est purgée de l'inintelligible. La scolastique est l'inintelligible qui veut se fonder sur la raison.

Dans le Tiers-Règne, tout doit être rationnel. Il s'agit d'un usage plus profond et moins verbal de la raison. Je pense aux théorèmes non démontrés de Fermat, ou à Newton donnant l'énoncé des soixante-douze courbes qu'il trouve dans l'équation du troisième degré, ombres de cinq paraboles divergentes.

Ainsi, dès que la science aura pu s'emparer de la métapsychique, et la rendre sienne par l'expérience, le mystère même sera un objet de la raison. La méthode et la fin se conjuguent : le Paraclet ouvre une connaissance plus vaste infiniment et mieux informée : pour que l'homme sache, il faut qu'il comprenne ; et pour qu'il comprenne, il est fatal que tout ce qui échappe encore à la raison se rationalise.

Est-il rien de plus misérable que ce qu'on a toujours vu, et qu'on voit et qu'on ne cessera pas de voir chez les théologiens ? Tant d'efforts impuissants et ridicules à raisonner contre la raison ? Ils ne sont sérieux qu'à où ils donnent le mystère pour le mystère, où ils en conviennent, et ne prétendent pas prouver, rationnellement, que deux et deux font trois, sept, trente-six ou peut-être quatre, quelques fois. *Quia absurdum*, à la bonne heure.

Ce ne sont pas les athées qui tuent Dieu dans l'homme, mais la théologie et les théologiens.

[...] Descartes toujours abstrait, comme le parfait géomètre de l'analyse. Le spatial de Descartes lui interdit de saisir la relation du temps à l'esprit. Jamais il ne s'en préoccupe. Il faut plus ou moins penser le temps pour penser dans l'évolution.

[...] On voit assez combien les deux ordres de l'étendue et de la pensée sont séparés essentiellement par Descartes, et s'opposent l'un à l'autre. La conception dualiste de ce grand Descartes lui rend impensable toute métapsychique. L'ère de la réalité cartésienne est révolue ; la physique succède à la géométrie.

[...] L'homme qui a pris conscience de lui-même et du monde, n'aspire qu'à en finir avec ce monde, où il est pris. Jésus le fait, il en donne l'exemple sur la Croix : elle est le bois d'un divin suicide. S'il meurt pour tous les hommes, c'est pour que tous les hommes sachent qu'il leur faut mourir à ce monde et à eux-mêmes. Saint Paul le leur dit : il le répète cent fois.

Toute grande conscience humaine s'élève à la négation du monde. Les unes d'un seul coup, les autres peu à peu. La Grâce est cela, qui agit en coup de foudre : voilà saint Paul, aux portes de Damas.

Ce monde n'est qu'un essai et une expérience à la plénitude et à l'amour. L'essai ne mène à rien et l'expérience rate.

Celui qui a pris conscience de cette espèce sait bien que l'expérience est vouée à l'échec, et l'amour à la ruine. L'amour est un ange qui a pris la lèpre de la haine ; et ce lépreux ne peut guérir. La Bête, Assur, Rome, les larves infâmes d'Odin renaissent toujours.

Ayant pris la mesure du mal, il n'est pas une grande conscience d'homme qui ne veuille mettre fin à cet empire de l'enfer. Toute vue claire de la vie et de l'espèce est une apocalypse. Même s'il veut rire, Montaigne n'oublie pas la folie et le crime : il a l'œil ouvert sur le mensonge des fanatiques, sur les massacres et le bûcher.

Car l'individu est condamné, et d'autant plus qu'il est plus grand, plus beau, plus pur et plus à Dieu. Il y a toujours des voix pour trouver des excuses à Philippe II, à Louis XIV, à Frédéric II, même à Néron ; mais jamais une seule, à l'heure de la proscription et du feu, pour louer Pascal, pour défendre et absoudre Jeanne d'Arc.

La seule issue au mal du monde est l'exécrable Cité commune, où tous les vivants ne feront qu'un seul dans la termitière. L'Etat communiste avec son église infernale de la matière annonce déjà l'insecte humain. L'évolution sociale semble avoir choisi cette route, marcher à cette ignoble unité et à cette affreuse perfection. Le Paraclet peut seul sauver l'individu : il s'agit de savoir s'il peut vaincre ou s'il sera vaincu ». [Le Paraclet]

Voici les titres des chapitres-poèmes de *Passion*, sa somme théologique, doublée d'une prophétie active, réalisée avec Georges Rouault :

- Rouge-gorge éclos sur la goutte de sang
- Calvaire des Athées
- Chemineau et Paysans

- Départ pour Ailleurs
- Il revoit le Thabor
- Véronique
- Oraison
- Chœur
- Tête-à-tête
- C. Pontius Pilatus Propriet
- Pensée, profond regard
- Adam et Eve au Golgotha
- Ecce Dolor
- Devant la maison de Lazare
- Princeps Inventutis
- Sainte Pute
- Semeur de toutes Saisons
- Pan est bien Mort
- Magnificat des Trois Maries
- Via Crucis
- Disciples
- Sur la Route
- Apparition
- L'Homme à la Myrrhe

**Passion** (avec Georges Rouault, cerf, 2004)

**Idées et Visions 1897-1923** (Laffont, 2002)

**Valeurs 1923-1948** (Laffont, 2002)

Marsiho (Jeanne Laffitte, 1998)

Voyage du Condottière (Poche, 1984)

Antiennes du Paraclet (Rougerie, 1976)

Ellys et Thanatos (Rougerie, 1978)

Trois grands vivants – Cervantès, Baudelaire, Tolstoï (Grasset, 1937)

Portraits sans modèles (Grasset, 1935)

Cité - Nef de Paris (Grasset, 1934)

Vues sur Napoléon (Grasset, 1933)

Puissances de Pascal (Emile-Paul Frères, 1923)

Remarques XI (Nouvelle Revue Française, 1918)

